

Le socialisme est mort : vive le socialisme !

Contribution citoyenne par John Marcus, écrivain

Ou « Pourquoi je voterai Jean-Luc Mélenchon aux élections présidentielles de 2012 »

Je suis un représentant de ce que l'on nomme, faute de mieux, la « classe moyenne », cette incongruité catégorielle pour tout sociologue des populations que je préfère utiliser au singulier pour ne pas ajouter à la confusion de la typologie.

C'est donc à ce titre que j'ai souhaité manifester mon soutien public à la candidature de Jean-Luc Mélenchon et témoigner des motivations de cet engagement.

J'ai jugé utile de décrire les différentes étapes qui m'ont mené à ce choix, car il me semble que le ralliement de la « classe moyenne » au projet alternatif proposé par Jean-Luc Mélenchon reste l'enjeu majeur du premier tour de ces élections présidentielles.

En langage marketing, on appelle ce segment de population une « cible », terme affectueux pour désigner, en communication politique, un électorat à conquérir. J'assume donc cette tendre désignation pour moi-même, car, en tant que prototype de ladite cible, je suis conquis, d'ores et déjà, par cette voix singulière qui refuse la fatalité, qui clame un sursaut éthique et politique et propose un changement de cap humaniste qui évitera, peut-être, l'effondrement total de notre pays, avec les conséquences terribles, malheureusement prévisibles, qui naissent de tout chaos social et dont les prémices se font entendre tout autour de nous.

Je suis sincèrement convaincu qu'il nous reste peu de temps avant que les navires France et Europe ne s'échouent définitivement et ne se disloquent sous les effets de la houle financière et du capitalisme dévoyé : il devient urgent que les cris des vigies soient enfin entendus, que les timoniers fous et sourds qui nous mènent au désastre soient remplacés.

Avant ma récente reconversion dans la littérature et, plus récemment, dans le « mélenchonisme » – si je puis l'exprimer ainsi –, j'ai exercé différentes professions, comme employé d'abord, cadre dirigeant ensuite, chef d'entreprise enfin. Cette précision n'est pas superflue, car « entrepreneur » n'est pas pour moi un gros mot : on peut aimer la liberté créative, on peut apprécier le confort de vie conféré indiscutablement par une certaine aisance financière, sans être un individualisme forcené, un rapace absolu et un misanthrope irrécupérable.

Des millions de petits entrepreneurs, artisans et professions libérales sont d'honnêtes travailleurs, dotés d'une conscience sociale, habités par un sentiment sincère de solidarité, même si – sans aucun doute – le manichéisme de certains discours ou projets politiques les force souvent, par une sorte de peur irrationnelle, à s'abriter derrière le mur du conservatisme. Paradoxe d'autant plus surprenant que l'esprit créatif de l'entrepreneur nécessite une bonne dose d'audace, incompatible semble-t-il avec une vision figée du passé ou le désir d'un présent immuable ; pour le moins, l'action d'entreprendre est étrangère à toute notion de frayeur.

Il est vrai que la plupart des petits chefs d'entreprises – dont je fais partie – portent, consciemment ou non, le « cœur à gauche, mais le portefeuille à droite ». Mais, contrairement à une idée reçue qui arrange surtout le grand patronat, ces milliers de besogneux sont loin de partager les positions présentées dans les discours caricaturaux que prononcent les représentants du Medef ou des sociétés du CAC 40, les seuls, pourtant, à avoir droit de cité médiatique alors qu'ils ne représentent finalement que si peu.

Il y a, à ce sujet, une énorme méprise, une erreur de casting indéniable, car ces princes d'un autre monde, loin d'avoir créé personnellement quelque chose – ou de pouvoir le faire un jour –, sont en réalité de simples gestionnaires, des comptables de luxe. Inutile de leur demander de créer un produit, de démarcher un client, de réaliser un entretien d'embauche ou de remplir une liasse fiscale. La sacro-sainte création de valeur qu'ils invoquent tous les jours dans le confort ouaté des conseils d'administration ne concerne en rien l'entreprise, ses salariés et la vie réelle. Ils règnent sur la quantique et l'abstraction, ce sont des mathématiciens, amoureux des flux et des reflux. Leur mission consiste seulement, grâce à des tableaux de bord où les hommes et les choses n'apparaissent que sous la forme de lignes et de chiffres (les « grandes masses »), à faire fructifier l'économie de la rente afin d'optimiser l'intérêt cumulé qui sera offert en offrande à leurs maîtres, les grands actionnaires. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils pourront conserver les apparences de leur puissance et les appareils de la vanité, ainsi que leurs salaires stratosphériques et le parachute doré qui leur permettra, un jour, de redescendre sans dommage de ces hauteurs indécentes.

Ce que je veux dire, ici, c'est que je reste convaincu que beaucoup d'entrepreneurs appartenant à cette « classe moyenne » sont disposés, intellectuellement, à accepter beaucoup des solutions concrètes préconisées par Jean-Luc Mélenchon. Ce qui les empêche aujourd'hui de rallier encore cette candidature, c'est à la fois un sentiment de peur vis-à-vis d'un discours jugé trop vindicatif, une méfiance par rapport à une personnalité encore fort mal connue – et cataloguée « populiste » par les affirmations péremptoires de nos médiocrates réunis –, ainsi que l'absence d'une lecture claire des mesures préconisées et de leurs effets attendus. Une hésitation du ralliement liée aussi, peut-être, à l'absence de soutiens clairs exprimés par d'autres *alter ego* sociaux. C'est donc un peu, vous l'aurez compris, le sens et l'objectif de ce billet.

Si je ne détiens aucune carte de parti politique, il reste que je suis tombé dans la marmite du socialisme dès ma naissance et que j'ai été fidèle à cette piété familiale jusque dans les années 90 malgré les stigmates de plus en plus visibles du grand corps malade, majoritaire, qui le représentait. Puis, s'est rapidement imposé un diagnostic sans appel : un parti sclérosé, ayant abandonné son souffle réformateur dans les allées du pouvoir, animé par des affairés de la politique qui perdaient de plus en plus le sens des réalités et celui de l'intérêt général et dont « la pensée en vrac » – la formule est de Frédéric Lordon – se réfugiait dans l'argument d'autorité (la « responsabilité » et la « rationalité ») pour éviter de se questionner, de se renouveler, préférant adopter sans nuances (ou presque) les paradigmes d'un libéralisme économique désormais repeint en rose et baptisé grossièrement « social-démocratie ».

Mais il est toujours difficile de rompre avec son premier amour. Vingt ans de dépression personnelle, à assister – presque impuissant – à la disparition de l'éthique politique, au délitement des liens sociaux, à la désertisation des territoires, à la désindustrialisation du pays, à la privatisation des grandes banques, au creusement des inégalités, à l'abandon de la souveraineté populaire, à l'idolâtrie d'une idéologie totalement absurde relayée partout et toujours : une telle crise dure longtemps et elle fait très mal. Surtout lorsque, vous déplaçant un peu à gauche, un peu à droite, auscultant même le centre – on ne sait jamais ! –, vous ne trouvez aucune idée ou nul projet susceptible de faire passer votre mélancolie. Pour être plus clair encore : je n'avais le choix qu'entre le verbe criard de l'extrême gauche, le salmigondis insaisissable des centristes, la logorrhée caricaturale de l'UMP ou le silence totalement résigné des moines de Solferino. Quant aux verts, ne me parvenait que l'écho de leurs crises d'*ego*.

Bref, entre la promesse du Grand Soir ou celle de la Béatitude par la continuité, difficile de trouver une idée nouvelle, un projet audacieux et crédible, une proposition concrète qui dépassait le stade de la mesurette de circonstance.

C'est ainsi que, il y a presque deux ans maintenant, alors que ma main cherchait fébrilement un comprimé anxiolytique sur la table de nuit, le téléphone se mit à sonner brusquement. Las ! Je lâchais l'affreux cachet pour faire cesser l'horrible sonnerie et je décrochai aussi sec. L'ami cher, qui se trouvait à l'autre bout du fil et auquel j'exposai mon trouble, me répondit simplement par une courte question :

- Et Jean-Luc ?
- Un nouvel apôtre ?
- Mais non, Méluche ? Tu as consulté ?
- Mélu.. quoi ? C'est qui, lui ?
- Mélenchon ! Il est temps que tu sortes de ton trou, toi !

La première rencontre, virtuelle, avec « Méluche » ne fut pas simple. C'est vrai, je ne connaissais pas « Jean-Luc ». Aussi, je commençai à naviguer sur Internet pour m'informer et visionner quelques vidéos de ce praticien que l'on me conseillait. C'étaient les débuts, lorsque « Jean-Luc » se débattait pour essayer de conquérir une petite visibilité médiatique et se positionner au milieu du peuple de gauche. Une chose me gêna profondément, au début : la rhétorique. Que je trouvais « historiquement » trop marquée, sans doute excessive, même. Elle me semblait en décalage avec le discours que pouvait attendre un public, certes disposé à étudier des alternatives, mais encore traumatisé par « l'ère du Mur » et toute cette communication néolibérale, triomphante et radicale, qui s'était abattue sur le monde libre en même temps que les dernières pierres de la ligne de division berlinoise. Propagande qui avait réussi à effacer définitivement des esprits toute velléité de socialisme humaniste, confondu opportunément avec l'enfer du communisme.

Le côté vindicatif du personnage face à ses interlocuteurs me troubla également, même si, sur un plan purement humain, je compris parfaitement cette réaction épidermique en réponse aux questions pavloviennes d'intervieweurs satisfaits par leur propre suffisance, maniant la dialectique du vide et nourris par la bonne politique de salon. J'attendais cependant d'un leader politique « qu'il tînt ses nerfs » et ne cédât pas aussi facilement aux provocations enfantines de ses détracteurs.

Ce n'est que plus tard que je compris l'efficacité de cette double tactique, médiatique et politique, particulièrement osée. Même en tant qu'ancien communicant, je n'avais pas pris la mesure de l'incroyable difficulté que Jean-Luc Mélenchon devait surmonter à l'époque : faire disparaître d'abord cette odeur délétère du transfuge, effluve de trahison qui l'accompagnait depuis son départ du PS ; acquérir ensuite une existence médiatique propre pour lui permettre de gagner une large tribune et bénéficier d'un véhicule de grande écoute pour exposer ses idées ; obtenir, enfin, une légitimité politique au milieu d'un paysage de gauche aussi encombré que décomposé. La marge de manœuvre était infime, la démarche quasi suicidaire.

A posteriori, il me semble que la réussite de ce triple pari, en un temps record, est tout simplement exceptionnelle et démontre l'intelligence stratégique et la bravoure de Jean-Luc Mélenchon. Il s'agit même, sans doute, d'un cas d'école qui sera étudié un jour sur les bancs de Sciences Po : bravo l'artiste !

Pourtant, à l'époque, je n'en étais pas encore à l'applaudir. Je me méfiais. Mais, ayant une grande confiance en l'ami qui m'avait suggéré cette intrusion sur les terres du Parti de Gauche et de son leader atypique, je persistai dans ma démarche de découvreur, faisant taire mes réticences initiales. Petit à petit, de jour en jour, je visionnai toutes les vidéos disponibles, je lus déclarations, communiqués de presse et articles, j'assistai anonymement et silencieusement à des débats, je me plongeai dans la lecture des livres du suspect et de ses conseillers (en particulier Jacques Généreux, pour ne pas le nommer, économiste et écrits hautement recommandables en tous points, je ferme la parenthèse).

L'homme que je découvris ainsi, sa profonde culture, sa philosophie, ses valeurs, sa tempérance – malgré sa force de caractère et son énergie combative –, ses lignes de propositions – iconoclastes, ambitieuses, mais rationnelles –, son empathie même, me surprisent : non seulement Jean-Luc Mélenchon ne ressemblait en rien à ce clone médiatique et vociférant qui s'agitait sous les *sunlights* des plateaux de télévision, mais j'avais l'impression – très agréable – de rencontrer une rareté dans le landerneau politique de notre temps, un vestige de cette longue tradition humaniste qui s'était éteinte, un individu conscient de ses responsabilités, réellement soucieux de ses semblables, habité par le sens de l'action publique et du bien commun.

Un homme politique qui évoquait l'éthique, qui parlait de refonder le pacte social, qui voulait – enfin ! – briser la dictature de l'économie et de la finance pour remettre l'économie et la finance au service du projet humain, voilà qui tranchait étonnamment avec la litanie de la béatitude ou de l'impuissance marmonnée par les autres postulants ! Redonner la pleine souveraineté au peuple, retirer le pouvoir illégitime aux oligarques et aux experts non élus, laisser la communauté nationale dessiner la société de son choix afin de tracer les lignes de force de son avenir au sein de l'Europe : les échos de la Constitution d'Athènes résonnaient enfin en plein Paris. Par une ironie de l'Histoire, les Grecs, par l'intermédiaire d'un ancien professeur de philosophie, accouraient au secours de nos démocraties malades au moment même où le Marché votait le dépeçage de leur pays et sa condamnation à mort.

Évidemment, j'examinai avec une grande attention les solutions concrètes, notamment économiques, découlant de ce projet politique atypique et j'y découvris un certain nombre de mesures pragmatiques et courageuses que j'attendais depuis fort longtemps. J'eus la surprise, aussi, de constater que, contrairement à la plupart des autres représentants de la classe politique, Jean-Luc Mélenchon connaissait bien l'économie, en comprenait les ressorts profonds et, autant que cela soit possible pour un être humain, maîtrisait les grands mécanismes macroéconomiques qui nous faisons aujourd'hui basculer dans le vide. Aucun postulant à la fonction suprême ne peut aujourd'hui, compte tenu de notre environnement, faire l'impasse sur ces connaissances. Mais tentez donc l'expérience en essayant d'avoir une discussion de fond sur la monnaie ou sur l'inflation avec l'un ou l'autre des prétendants et vous ne serez pas déçu par leur insondable ignorance !

Bref, tout cela me réjouissait, moi l'ennemi acharné de l'immobilisme et, *a contrario*, de la radicalité... excessive. Un pléonasme ? Pas si sûr...

J'avais donc enfin trouvé celui que je cherchais, non pas l'homme providentiel en tant que tel, mais le promoteur et le fédérateur tout aussi enthousiaste de cet autre projet de société, éminemment crédible, que j'appelais de mes vœux depuis. Ce changement indispensable et sans violence, souhaité aussi par tant de nos concitoyens apeurés. Un projet de joie et non de pleurs, d'action et non d'abandon.

Le projet de Jean-Luc Mélenchon, contrairement à une subtile propagande, n'est pas une politique de la terre brûlée, motivée par d'anciennes idéologies mal dépoussiérées : il s'agit seulement d'en appeler à la responsabilité des citoyens afin que ces derniers puissent reprendre leur destin en main en replaçant l'homme sociétal au centre de leurs préoccupations et de leurs décisions. Vouloir construire une société meilleure qui n'accepte pas que le produit collectif soit confisqué par une poignée d'individus, qui refuse la destruction des communautés de destin à cause d'une accumulation excessive des fortunes, qui revendique que le vieil héritage commun de l'humanité – culture, science, capital, environnement – ne soit pas privatisé, qui s'oppose farouchement à ce que l'intérêt général soit sacrifié au bénéfice exclusif d'intérêts particuliers, n'est pas, en soi, un programme si révolutionnaire que ça.

C'est « juste » une vision sociale tellement humaine que l'on se demande encore pourquoi Jean-Luc Mélenchon est bien le seul à la proposer aujourd'hui en souhaitant la traduire par des mesures concrètes. N'est-il pas étrange, en effet, que les autres compétiteurs, peu ou prou adeptes de l'irrationalisme, en appellent soit à l'immobilisme (ou presque), soit à la régression au nom, justement, de la « rationalité » ? Il y a là un paradoxe étonnant, de constater que c'est finalement Jean-Luc Mélenchon qui propose de faire voler en éclats l'historicisme meurtrier aujourd'hui brandi par tous les tenants, « libéraux » ou « socio-démocrates », du « *Laissez faire, laissez passer !* », cette ancienne injonction publicitaire devenue le symbole de l'idéologie « libérale » fratricide qui postule, depuis des siècles, que du chaos naîtrait providentiellement – voire mathématiquement – l'harmonie entre les hommes. La déconstruction du mythe de la mondialisation et de son intouchabilité procède aussi de l'abandon de ce concept fatal devenu malheureusement, ces dernières décennies, le credo de tous les gouvernants ou des aspirants au pouvoir : « *On ne peut rien faire, l'Histoire est en marche...* » Mon œil, oui...

Mais, lorsque l'on vieillit, on se méfie de ses propres enthousiasmes, la gestation demande plus de temps. On ne voudrait pas, encore une fois, se tromper. Et, une nouvelle fois, finalement désenchanté, avoir à se renier. Aussi, plusieurs mois s'écoulèrent avant que, timidement, je me décide enfin à afficher un petit soutien à Jean-Luc Mélenchon en publiant simplement mon nom sur une page de son blog.

Quelques semaines supplémentaires furent également requises pour commencer à faire part de cette « découverte » à mon entourage. Les réactions des mes amis, parfois tranchées, allèrent d'un étonnement pur et simple au doute le plus suspicieux :

- Non, pas toi !
- Ce populiste !
- Ce traître carriériste !
- Tu imagines Georges Marchais gouverner le pays ?
- Tu voterais une telle radicalité !?

Aïe... Les discussions s'engageaient mal. Comment, d'ailleurs, pouvais-je être surpris, puisque mes proches ne faisaient qu'exprimer à haute voix ce que j'avais moi-même marmonné tout bas, deux ans auparavant ?

Je compris alors que la route allait être longue pour faire découvrir la réalité de l'homme et de son projet, pour que l'argumentation rationnelle puisse remplacer les sentences de l'opinion commune. C'est pourquoi, enfin, j'ai décidé d'écrire ce modeste témoignage. Non pas pour faire œuvre de prosélytisme, mais plutôt pour aider tous ces autres qui, bien que tentés par une alternative sociale crédible et respectueuse du processus démocratique, hésitent encore à franchir le pas, apeurés qu'ils restent par cette vision médiatique, extrêmement déformée, qui leur est renvoyée de Jean-Luc Mélenchon, de ses idées et de son projet.

À ces derniers, donc, je demande seulement de prendre le temps de l'information, de la discussion, de la confrontation. Je les implore de faire cet effort indispensable à tout examen critique digne de ce nom. Je leur suggère d'étudier attentivement les propositions et le programme du candidat Mélenchon et de procéder à une comparaison rigoureuse avec ceux de ses contradicteurs. Cette démarche est la seule qui leur permettra de se forger une opinion plus conforme à leur propre perception de la réalité. Ainsi, habités par une libre conviction, ils pourront voter, sans aucun regret, pour le monde et la société de leur choix.

Pour ma part, et c'est une évidence, ma décision est déjà prise. Pour la première fois depuis longtemps, je me rendrai dans l'isoloir avec entrain. Et je n'éprouverai aucun dépit à pousser mon bulletin dans l'urne.

Ce jour-là, mon vote ne sera plus simplement « utile », parce que je refuse désormais d'être un simple pion sur l'échiquier du pouvoir, parce que je suis las du mépris profond exprimé par tous ces grands maîtres de la raison politique qui ne savent prêcher l'utilitarisme que pour mieux masquer le vide éthique de leur programme, l'inanité de la plupart de leurs propositions et, pire encore, sans doute, l'absence de toute vision d'une société humaine apaisée.

Si la communauté nationale est en danger, elle est de fait beaucoup plus menacée par la paralysie de l'action publique, par le manque de souffle et d'ambition des soi-disant partis républicains qui se succèdent au pouvoir, que par cette dialectique de la haine entretenue avec constance par le FN, cet épouvantail de service – « utile » – que l'on ne cesse d'agiter aux portes de nos bureaux de vote.

Cette stratégie n'est pas simplement indécente, elle est surtout grossière : entretenir la mythologie du vote « utile », sans modifier l'existant par ailleurs, ce n'est pas soigner la maladie, mais simplement reculer une échéance qui s'avèrera inéluctable lorsque le seuil collectif de tolérance atteindra un point de non-retour. Et, malheureusement, nous n'en sommes plus très loin. Lorsque le dépit de la majorité atteindra ce niveau critique, il n'est pas impossible que cette majorité cède à la tentation du vide, à cette promesse irrationnelle de la destruction régénératrice.

Et il sera alors trop tard. Il ne faut jamais sous-estimer les forces obscures que peut libérer la désespérance. Continuer à appeler au vote « utile », sans proposer un changement sociétal significatif, n'est donc pas seulement une trahison morale : c'est la meilleure manière de participer à l'assassinat futur de notre pays.

Mon vote pour Jean-Luc Mélenchon reprendra enfin toute la valeur de l'engagement citoyen, toute la force de l'action politique qui fonde une démocratie digne de ce nom.

Ce jour-là, j'aurai vraiment l'impression de contribuer à cette révolution citoyenne que j'appelle de mes vœux pour moi et mes enfants. Car il ne s'agit pas « simplement » de changer le logiciel économique : il s'agit de refonder le pacte social du XXI^e siècle.

Paris, le 25 août 2011

© John Marcus 2011 – Peut être diffusé et reproduit librement sans modification du contenu et avec citation du nom de l'auteur.